

Pour rencontrer Valérie Mréjen, artiste dont on parle et écrivaine singulière à la patte immédiatement reconnaissable, mieux vaut prendre son souffle avant de grimper au dernier étage d'un vieil immeuble entre Bastille et Nation.

Née en août 1969, dans une clinique de la rue Mari-gnan (Paris VIII^e) aujourd'hui reconvertie dans la chirurgie esthétique, cette envoûtante jeune femme aux yeux naturellement recourbés habita d'abord Boulogne, puis le XVII^e arrondissement, où elle fréquenta le CES Pierre-de-Ronsard.

Après le divorce de ses parents, la Parisienne filera au lycée Pasteur de Neuilly passer un bac A1, avec « *vaguement dans l'idée* » d'entrer dans une école de cinéma. Puisque la Fémis (ex-Idhec) exigeait un Deug, elle s'engagea en lettres modernes à la Sorbonne dont elle partira, peu convaincue par l'ambiance et le côté anonyme, au bout de quelques jours.

A la recherche d'une structure « *plus familiale* », sans bien savoir ce qu'elle voulait faire, la future créatrice aux différents médiums s'inscrit en auditeur libre aux Beaux-Arts et aux Arts déco, une sorte d'année sabbatique à dessiner, dévorer expositions et films.

Valérie Mréjen tente une préparation pour une école d'art qui la conduira pendant cinq ans à Cergy-Pontoise, en un temps où elle habitait chez son père depuis la mort de sa mère.

Vidéo. Dans un atelier du Val-d'Oise, on apprenait aux élèves à développer leur démarche personnelle, à produire des petites œuvres, à acquérir un regard dessus. Mréjen, elle, se préoccupait des volumes, concevant des installations en matériaux très fragiles, alignant des nervures de feuilles comme des signes typographiques, plaquant sur les murs phrases ou slogans. Sa première exposition se déroula dans la salle des fêtes de Mériel, ville natale de Jean Gabin, en 1994. On trouvait là une série de photos et de dessins, « *presque des idéogrammes* » sur le langage, « *la chose et le nom* », d'après des illustrations grappillées dans le dictionnaire. Elle enchaînera à Châteauroux, utilisant des expressions toutes faites commençant par comme – comme on respire, comme une reine, comme un rat mort... –, poursuivant à Paris, à la galerie Chez Valentin, rue de Charonne. Son propos l'amena vers la vidéo: des modules de deux ou trois minutes singeant « *les micro-événements de la vie de tous les jours, le parler social* ». Dans *Sympa*, l'actrice Lucia Sanchez, aperçue chez Ozon, égrène ainsi une série de moments, tous sympathiques.

Depuis, Valérie Mréjen a fait jouer Tonie Marshall ou Philippe Laudénbach, réalisé *La défaite du rouge gorge*, fiction de vingt-deux minutes troussée avec Stéphane Bouquet et tournée en seize millimètres, puis *Chamonix*, produit par Le Fresnoy, l'école de Tourcoing où elle a été professeur pendant un an. Dans ce maté-

riel puisé dans les souvenirs d'amis, on peut regarder et entendre le poète et gendarme Charles Pennequin, auteur de *Bibi* chez P.O.L., conter une histoire aussi drôle que surréaliste. Quand au Chamonix, éternel petit gâteau sucré à l'orange, il endossait le rôle de la madeleine de Proust.

Celle qui lisait compulsivement Duras et Perec se met à écrire « *sans y avoir pensé* ». Parti pour un Master of fine art dans un quartier populaire de Glasgow, Mré-

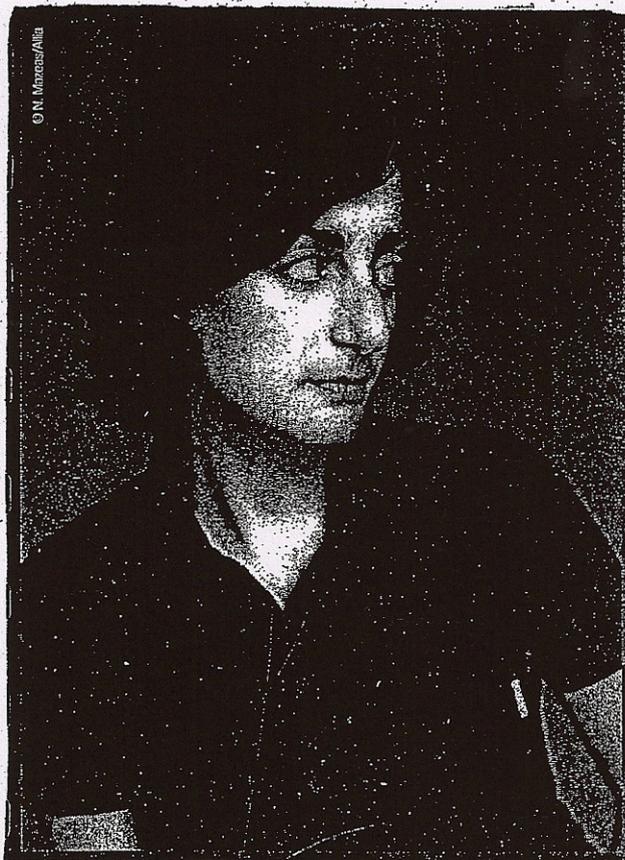
Renrée à Paris, elle termine, puis fait lire le résultat autour d'elle. Comme elle connaissait Gérard Bérreby et Allia, elle sollicita son avis, sachant qu'il se montrerait très franc. Paru en septembre 1999, le petit volume reçut un excellent accueil critique et se vendit à plus de sept mille exemplaires. Le suivant, le fascinant *L'agrume* (Allia, 2001), Mréjen le mét en chantier à Los Angeles, où elle passa trois mois en résidence. Ces 77 pages racontaient une histoire d'amour, appelons cela comme ça, avec un garçon entretenant un curieux rapport avec les citrons et oranges. Le jeune homme en question, un cinéaste qu'elle recroise de temps en temps, n'a pas réagi plus que ça, alors que les lecteurs, eux, en achetèrent dix-sept mille exemplaires. Il vient d'en paraître une version italienne, aussi mince volume, rose cette fois, traduit chez PostMedia Books, Milan.

Villa Médicis. Valérie Mréjen écrit directement à l'ordinateur, sur son portable Macintosh blanc, « *pas tous les jours mais tout le temps un peu, même un quart d'heure* ». Pour attaquer *Eau sauvage*, le parfum de son père, bien qu'il n'en soit pas fait état dans le texte, elle profita de la Villa Médicis, « *lieu étrange et très fermé* », « *manière de colonie de vacances pour adultes* », où elle séjourna en même temps que Lorette Nobécourt et Tanguy Viel. Portrait fragmenté d'un homme possessif, agaçant et touchant, *Eau sauvage* réaffirme son art de l'oreille. Le premier lecteur en fut celui qui lui servit de modèle et qu'elle fait parler en play-back, en espérant être parvenu à restituer la dureté et la tendresse du personnage.

Pour un projet de documentaire – provisoirement intitulé *Dieu* et financé par Arte – qui l'occupe actuellement, Valérie Mréjen part deux semaines en Israël en décembre, le temps d'une série de repérages, avant d'y tourner en mars. L'idée étant, elle qui affirme n'être pas religieuse, de montrer des gens ayant décidé « *d'aller vers les questions* », des gens nés dans des familles pratiquantes et devenus laïques.

Puisqu'elle ne s'arrête jamais, à peine le temps de cuisiner pour ses amis, d'aller revoir *No Sex Last Night* de Sophie Calle ou de découvrir *Elle est des nôtres*, le premier film de Siegrid Alnoy, Valérie Mréjen planche encore sur une commande publique de la ville de Bordeaux. Deux cent cinquante pièces sonores, une par heure en aléatoire, diffusées aux arrêts du tramway. Des conversations décalées qu'elle va enregistrer avec des comédiens dont Matthieu Amalric.

ALEXANDRE FILLON



Avec une caméra, des annuaires ou son ordinateur portable, Valérie Mréjen raconte des vies. La sienne et celles des autres.

Artiste en vogue

jen se cogne à l'hiver écossais et entame *Mon grand-père*. La première phrase — « *Mon grand-père amenait ses maîtresses chez lui et faisait l'amour avec elles en couchant ma mère dans le même lit* » — entraîne les autres, définissant un ton précis, froid et humoristique, qu'elle n'a depuis cessé de creuser. Valérie Mréjen pensait venir à bout d'un condensé de son histoire familiale, englobant une collection de drames avec un effet de succession, « *un paragraphe, un bloc* », dit-elle aujourd'hui assise sur son canapé, pour en tirer quelque chose de comique. Pendant trois mois à Glasgow, elle utilisa les ordinateurs de la bibliothèque, juxtaposant les phrases afin de se rapprocher de ses souvenirs.

Eau sauvage, de Valérie Mréjen, éditions Allia, sortie: 21 janvier, 96 pages, 6,10 euros, tirage: 10 000 ex., ISBN: 2-84485-136-3.